Palat LII 1602

LE DÉDIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

Par Monsieur DU FRESNY.

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois le Vendredi 12 Mai 1719.

A TROYES,
Au Magasin général des Piéces de Théâtre ;
Chez GOBELET, Imprimeur-Libraire, près la Maison Commune, n°. 206.

AN VII.

ACTEURS.

GÉRONTE, *Pere d'Isabelle.*

ISABELLE, *Amante de Valere.*

BELISE, } *Sœurs.*
ARAMINTE, }

VALERE, *Neveu, de Belise, et d'Araminte; Amoureux d'Isabelle.*

FRONTIN, *Valet de Valere.*

UN LAQUAIS.

La Scène est dans la maison de Belise et d'Araminte.

LE DÉDIT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, VALERE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALERE.

QUOI ! ne pouvoir tirer raison de mes deux Tantes !

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes !

VALERE.

Oui, plus j'y pense, et moins je vois d'expédiens...

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procédés criâns !

VALERE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O Dieux !

VALERE.

Tantes cruelles,
Depuis dix ans toujours injustices nouvelles,
Juste Ciel !

ISABELLE, *appercevant Valere.*

Quel travers ! mais...

VALERE.

Quelle cruauté,
Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon pere leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor séparément,
Car chacune se tient dans son appartement.

VALERE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, et se quittent.
Pour moi, quand je leur parle, elles tournent le dos,
Leur dureté pour moi paroit à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah ! Valere,
Elles poussent trop loin leur mauvais caractere,
Ne vous pas aimer.

VALERE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux Tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vue, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle,
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALERE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah ! quels travers d'esprits !

ISABELLE.

Pouvoir hair Valere !
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en désespere.

VALERE

Votre père pourtant va les presser, aussi
Nous esperons encore, il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oui, donnons-nous au moins ce moment d'espérence,
Mais je suis indignée encore quand je pense
A leurs derniers discours.

VALERE.

Sur elles vous comptiez.
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'est par-là que je vois qu'elles m'ont méprisée.
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, et mêle à ses dédains

Et caresse affectée, et fade raillerie ;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie :
Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,
Fait que je ne veux pas vous marier sitôt,
C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse,
Du bien pour satisfaire une folle tendresse.
Moi ! me rendre complice en vous autorisant.
Et cent discours pareils d'un ton demi-plaisant.
Faites, faites plutôt contre le mariage,
Comme nous, un Dédit qui vous maintienne sage.
Pour vous faire imiter notre force d'esprit,
Nos refus vous tiendront du moins lieu de Dédit.

VALERE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique.
Mais rien de si borné que son esprit gotique.
Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa sœur,
Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée.
Même dans des momens j'ai cru l'avoir gagnée,
Mais son esprit sujet aux révolutions,
S'agite en même temps de plusieurs passions.
Dans sa vivacité brouillonne et turbulente,
Voici ce que m'a dit à peu près cette Tante.
J'extravague par fois, mais j'ai des sentimens :
J'aimerois l'amour, mais, j'abhorre les amans.
Abhorrez-les aussi, je le veux, je l'ordonne.
Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.
Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant...
De ses galimatias je conclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur ainée.
Mon pere vient.

VALERE.

Je vais savoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin :

VALERE.

Son abord me saisit, mon malheur est certain.

SCÈNE II.

GÉRONTE, ISABELLE, VALERE.

GÉRONTE.

Vous devinez assez en voyant ma tristesse,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendresse
En cette occasion m'ont trop parlé pour vous,
Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous ?

GÉRONTE.

Oui, ma fille.

VALERE.

Qu'entends-je !

ISABELLE.

Ah ! quel coup pour Valere !

GÉRONTE.

Vos Tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALERE.

Quoi ! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir ?
Quoi ! Monsieur, vous voulez me mettre au désespoir ?
Vous allez m'arracher Isabelle ?

GÉRONTE.

Oui, Valere.

VALERE.

Ah ! vous allez du moins conjurer votre pere
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valere,

VALERE.

Eh ! Monsieur...

GÉRONTE.

Inutiles discours.

VALERE.

Ah ! si vous le vouliez, adorable Isabelle...

GÉRONTE.

Je ne le voudrois pas ; mais par bonheur pour elle,
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,

Retourner en province, enfin de ne plus vous voir.

VALERE.

Eh ! vous y consentez ?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valere.
Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon pere,
J'obéissois alors : il veut présentement
Que je vous l'ôte, il faut l'avouer franchement,
Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance ;
Mais je pars.

VALERE.

Quoi ! Monsieur, m'ôter toute espérance ?

GÉRONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.
Vous espériez tirer quarante mille écus
Des restitutions que vous feroient vos Tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes
S'en tiennent au Dédit qu'elles ont fait pour vous ;
Disant, vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.
Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie
De croire rien tirer d'un semblable Dédit.
Il me faut de l'argent, à moi, mon bien périt,
On me ruine ; enfin je dois en homme sage
Faire dans ma province un autre mariage,
Qui me tire d'affaire.

VALERE.

Il est vrai. Mais enfin...

GÉRONTE.

Brisons là-dessus. C'est avec bien du chagrin :
Mais nous partons demain, il le faut.

ISABELLE.

Ah ! Valere,
Si je suis par raison les ordres de mon pere,
Soyez sûr qu'en partant...

GÉRONTE, *prend Isabelle par le bras.*

Abrégeons les adieux :
Quand il faut se quitter, le plutôt, c'est le mieux.

VALERE.

Je suis au désespoir. Ah : ce départ me tue.

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN, *en habit de Cavalier, passe pardevant Valère qui se désespère: et cela fait un jeu de Théâtre.*

FRONTIN.

MONSIEUR,

VALERE.

Qu'est-ce donc?

FRONTIN

C'est Frontin qui vous salue.

VALERE.

Que vois-je?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALERE.

Que veut dire cela? Pourquoi cet équipage?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALERE.

Quel habit as-tu donc? C'est un des miens, je croi.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi.

VALERE.

Et ma perruque?

FRONTIN.

Bon! est-ce que j'en achete?
J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, et votre gros brillant.

VALERE.

Je t'ai vu quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup, Monsieur, par l'opulence.

VALERE.

Tu prends fort mal ton temps, maraut, pour plaisanter.

FRONTIN.

FRONTIN.

Je prends mon temps fort bien, et j'ose me vanter
De savoir ménager les bons momens d'un maître.

VALERE.

A mes yeux ainsi fait, avoir osé paroître !

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, Monsieur, jusqu'à présent ;
Et vous m'eussiez traité de maraut, d'insolent,
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires,
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires,
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un Valet ;
Vous auriez cru que c'est un vice dans un Maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître...
Vous êtes scrupuleux, enfin il a fallu
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insçu.

VALERE.

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle,
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALERE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travailles pour moi !
Par quel moyen ! comment ! et vîte explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense,
C'est par-là que toujours mon zèle ardent commence.
Si je vous fais avoir votre Isabelle....

VALERE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Linge, habit, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille :
Mais pour le diamant ; il est fait pour ma taille.

VALERE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Écoutez mon récit.

Avec quelques pistoles et ce brillant habit,
Trouvant au Lansquenet quelque cartes heureuses;
Et me faisant lorgner par de vieilles joueuses,
Avec une, sur-tout, j'ai fait un petit fond.
Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond,
Le ton railleur: elle est plus folle que plaisante.
La reconnoissez-vous, Monsieur, cest votre Tante.

VALERE.

C'est elle-même. Eh bien, tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette Tante?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur: elle m'adore.

VALERE.

Elle t'aime?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, et fait bien pis encore,
Elle m'épouse.

VALERE.

Bon!

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle ou bel-oncle demain.

VALERE.

Quoi, sérieusement!

FRONTIN.

La chose est sérieuse;
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALERE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de Lansquenet fait bien connoître un homme.
Me disant d'un pays d'entre Paris et Rome
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,
Là..., comme en prennent ceux qui n'ont ont jamais eu.

VALERE.

Comment te nomme-t-on?

FRONTIN.

C'est le Chevalier Clique,
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : j'ai fait bien plus.

VALERE.

Comment!

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une Tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore...

VALERE.

Eh bien?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, hasardeux.
Dans la même maison je les vois toutes deux.
Je savois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuyoit sa sœur, depuis qu'elle étoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prens
Autre nom, autre esprit, airs, habits differens.
D'un grave Sénéchal faisant le personnage,
Je prends l'air composé, ton grave, froid visage,
Disant comme elle un rien d'un ton sententieux,
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de Sénéchal! c'est Groux. Je me présente.
Conformité d'esprit charme la prude Tante.
Auprès d'elle en un mot, Monsieur, j'ai réussi.

VALERE.

Quoi donc, mon autre Tante?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALERE.

Le fait est singulier. Mais de leur bienveillance
Que prétends-tu tirer?

FRONTIN.

De leur extravagance

Nous tirerons, je crois, quelque argent du Dédit,
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit?

VALERE.

Voici le fait. Tu sais leurs chicanes cruelles.
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Sermens de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entr'elles si constante:
Ce fut ce vœu fameux de l'une et de l'autre Tante,
Qui se renouvella pour lors à mon profit:
J'eus d'elles deux billets en forme de Dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage,
De la succession elle me dédommage,
Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entends...
Ah bon! c'est un laquais de moi, Chevalier Clique.

SCÈNE IV.

VALERE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le temps presse, Monsieur; au Notaire on s'explique,
Et tout seroit perdu, vîte, déguisez-vous.

FRONTIN, *mettant un surtout brun et une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord Sénéchal Groux.
Attendez-moi là-haut chez la Tante Araminte,
Elle vient de sortir: là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALERE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

SCÈNE V.

FRONTIN.

Je croyois bien avoir deux jours de temps au moins;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le Notaire,
Vont découvrir la méche. Il faut brusquer l'affaire.

SCÈNE VI.

FRONTIN, BELISE.

FRONTIN.

Ah bon! la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,
Je lui plûs. Il ne faut pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame...

BELISE.

Ah! Sénéchal, quoi vous êtes ici?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez? Moi, je rêvois aussi.

BELISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible.

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BELISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BELISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espèce d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BELISE.

Tous deux en même temps pensions donc même chose

FRONTIN.

Même chose, et toujours sympathie entre nous.

BELISE.

Quelle démarche, ô ciel! vous prendre pour époux!
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, Madame,
Du pas que je vais faire, en vous prenant pour femme.

BELISE.

Moi, qui par mon exemple ai maintenu ma sœur

Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son cœur.
Elle me respectoit comme la plus parfaite:
Me faudra-t-il rougir devant une cadette?

FRONTIN.

Moi, qui de mon aîné reprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même jusqu'à mes sœurs,
Dans l'histoire voulois pour distinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race.

BELISE.

Moi, qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,
Et qui me suis acquis par-là tant de renom.

FRONTIN.

Moi, le Sénéchal Groux, caustique Philosophe,
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe.

BELISE.

J'appelle un mariage un Dédale, un écueil.

FRONTIN.

La prison des desirs, des vivans le cercueil.

BELISE, *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente...

BELISE.

Oui, douce...

FRONTIN.

Imperceptible...

BELISE.

Me mene au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, et m'y voilà.

BELISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espece.

BELISE.

Mais tout mon embarras, Monsieur le Sénéchal,
C'est qu'en me mariant, il faut (voilà le mal)

Il me faudra payer ce Dédit. Comment faire?
Ce billet de Dédit, que j'ai fait à Valere.
Cette folle de sœur inventa ce Dédit.
Nous fimes deux billets à ce neveu maudit.
Tout retombe sur moi, seule je me marie.
Il faudra payer seule, et de sa raillerie
Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets,
Composez, retirez vos billets de Valere.

BELISE.

C'est mon intention. Je vais de mon Notaire
Prendre pour ce Neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.
Mais si ma sœur découvre... ah! le cœur me palpite.
Par raison et par honte avec soin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'ose plus la voir.

(*Elle sort.*)

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCÈNE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, changez d'habits, ou cachez-vous bien vîte,
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non: ôtons cela: je vais l'attendre ici.
Le temps presse; tiens, prens cette perruque-ci:
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique,
Folâtre, négligé, c'est le Chevalier Clique.
Pour charmer une folle, il faut extravaguer.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE, *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

JE cours en étourdie. On vient de m'intriguer...

Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire ;
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non : le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant-là, fierement a passé.
J'en ai frémi... C'est dont nous parlerons ensuite.
Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur et complaisance ont caché mes chagrins ;
Cependant en secret j'espérois, mais je crains...
Au reste, je ressens une joie infinie,
Vous m'allez délivrer de cette tirannie,
De ma sœur... et de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre ?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine, on vous écoutera :
Parlez de votre amour, et l'on y répondra.
Parlez...

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule
Des mêmes passions dont le tourbillon roule
En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler ;
Car en vivacité j'ose vous égaler.
Tristesse, joie, amour, haine, crainte, espérance...
Mais mon amour sur-tout m'a réduit au silence ;
Je n'ai pû dire un mot, parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit, quoique vous vous taisiez ;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique :
Tout en vous parle au cœur, mon cher Chevalier Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous par un rapport charmant,
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. Mais je crains ce Dédit qui m'engage,
Et je crains encore plus cette sévere sœur,
Qui croit que c'est un crime, hélas ! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence

Que

Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,
C'est-à-dire, dès l'âge où mon discernement
Eût pû vous distinguer, vous choisir pour Amant.
Oui, mon cher Chevalier, oui, je vous le répete,
Je vous aime trop tard, sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq; mais je serois venu
En ce monde vingt ans plutôt pour vous connoître.
Ça, le temps étant cher pour nous, comme il doit l'être:
Voyons, vîte, réglons, qu'avez-vous résolu?

ARAMINTE.

J'ai vû, revû, réglé, déterminé, conclu:
Dûssai-je être en horreur à cette sœur sauvage,
Qui pour elle et pour moi hait tant le mariage;
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir,
Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valere.
Composez avec lui, votre argent est-il prêt?

ARAMINTE.

Oui, j'ai tout retiré; car c'est mon intérêt
Qu'avant que ma sœur sache, hélas! mon mariage,
Ce Dédit soit rompu: je suis prudente et sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parens,
Pour leur communiquer le parti que je prens.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, *seule.*

Envoyons au plus vîte un laquais à Valere.
Mais que vois-je! Ma sœur rentre avec le Notaire:
Sur l'argent que j'ai pris, elle va s'irriter,
Il vient l'avertir.

SCÈNE X.

ARAMINTE, BELISE.

BELISE.

Oui, ma sœur a vû monter
Le Notaire. Elle va deviner le mystere.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah ! je crains sa colere.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BELISE.

Ah ! je vois qu'elle sait la chose ; il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard au fond, quoiqu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BELISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entiere confidence ?
Hasardons.

BELISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE.

Ma sœur...

BELISE.

(*A part.*) Ma sœur, je pense
Que... la peur me saisit.

ARAMINTE, *à part.*

La honte éteint ma voix.

BELISE.

Pour placer un argent quand on s'est fait des loix...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BELISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur...

BELISE.

Oui, d'abord...

ARAMINTE.

On doit...

BELISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BELISE.

Je l'avouerai...

ARAMINTE.

J'ai tort.

BELISE.

On doit demander grace...

ARAMINTE.

Une faute si grande...

BELISE.

Oui, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande Pardon...

BELISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BELISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment? Nous demandons pardon toutes deux?

BELISE.

Mais vraiment Vous me le demandez, quelle est donc votre offense?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je pense, Que m'avez-vous donc fait?

BELISE.

Mais vous même, ma sœur.

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BELISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais... vous aurez sû sans doute du Notaire
Que j'ai pris cet argent.

BELISE.

Vous en aviez affaire.
Vous avez eu raison de prendre votre bien ;
Car chacun à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai crû pouvoir le prendre.

BELISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux.
Je calme là-dessus mes desirs curieux.

BELISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante?

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmante !

BELISE.

Hélas ! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage, et c'est pour votre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah ! vous n'aurez jamais ce foible-là !
S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance...

BELISE.

Ah ! soyez sûr aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Par fois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BELISE.

Hélas! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vîte, oui, j'en serois ravie,
Car enfin je pourrois...

BELISE.

Quoi ! comment !

ARAMINTE.

Mais, ma sœur..

BELISE.

Auriez-vous pû laisser surprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BELISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BELISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oui.

BELISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

BELISE.

Ma sœur, que je vous aime !
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah quelle extravagance !

BELISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence !
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chere sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BELISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparamment

Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin; c'est un jeune homme aimable.

BELISE.

Celui que j'aime est jeune, et pourtant respectable.
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BELISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillante comme une éclaire,

BELISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'avanture;
Mais toujours bien pourtant.

BELISE.

Comme vous. Et je voi,
Qu'à notre caractere avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence,

BELISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé, c'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ai trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué, c'est le Chevalier Clique.

BELISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos chois doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges.
Ce Dédit, par exemple.

BELISE.

Oui, ce Dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BELISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort,
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BELISE.

Je viens de refuser sa demande importune,
Et je crois qu'il ignore encore nos projets,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous prendre?

SCÈNE XI.

BELISE, ARAMINTE, GÉRONTE, ISABELLE, VALERE.

VALERE.

Profitons du moment. Il ne faut pas attendre.
Qu'elles poussent plus loin leur éclaircissement.
Isabelle n'est point partie, heureusement,
Mes Tantes, et j'apprens une bonne nouvelle.

GÉRONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter,
Et je voi que tantôt c'étoit pour plaisanter
Que vous déclamiez tant contre le mariage;
Car vous-même....

ARAMINTE.

Nous-même!

BELISE.

Ah! ma sœur, quel langage,

VALERE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guere donner, ma sœur, il faut nier.

BELISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très-faux.

VALERE.

Je le crois vrai, mes Tantes.

BELISE.

Comment ! nous prenez-vous pour des extravagantes.
Nous, marier, nous !

ARAMINTE.

Nous non, non, il n'est plus temps.

BELISE.

Non, vous n'y pensez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALERE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALERE.

Non.

BELISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante,
Je crois que nous savons notre âge mieux que vous.
Il raille, et les billets ma sœur, qu'il a de nous,
Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espere.

BELISE.

Ils ne valent rien. Mais Isabelle et Valere,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié,
Leurs légitimes feux enfin me font pitié,
Peuvent-ils, comme nous haïr le mariage ?
Non, il faudroit leur faire un petit avantage,
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oui, nous nous attendrissons.

VALERE.

Vous vous attendrissez, vos Billets seront bons.

BELISE.

Ne raillons donc plus, ç'à nous donnons à Valere,
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oui, c'est ce qu'on peut faire.

VALERE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BELISE.

Comment?

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALERE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale,
Cinquante mille francs.

BELISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALERE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BELISE.

Oh, je ne vous retiens plus,
Mon Neveu, mon Neveu!

ISABELLE.

Ménagez-les, Valere,
Puisque cent mille francs suffisent à mon pere.

GÉRONTE.

Oui, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,
Donnons-les.

BELISE.

Allons, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du Notaire.

BELISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALERE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi
Vos billets, oui vraiment, je crois que les voici.

GÉRONTE.

Le marché me paroit bien facile à conclure.

VALERE.

Voyez.

BELISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BELISE.

Quarante mille francs sur mon Banquier, et dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de Change, et quatorze, et puis six.

GÉRONTE.

Je vous unis tous deux.

VALERE.

Quel bonheur !

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, Dédit, je te déchire.

SCÈNE XII *et dernière.*

BELISE, ARAMINTE, VALERE, GÉRONTE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN, *en habit et en manteau de Valet.*

Nos Amans sont contens. Il faut nous divertir ?

ARAMINTE.

Ah ! c'est vous, Chevalier pourquoi vous travestir.

BELISE.

Ah ! c'est le Sénéchal ; quel est donc ce mystère ;
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire ?

FRONTIN.

Le voici, je ne suis que Chevalier Servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BELISE.

Mais Sénéchal....

FRONTIN.

Bien souvent,
Quoique Sénéchal, je porte la livrée.

BELISE.

Est-il devenu fou ?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant Sénéchal,
Cher Chevalier.

BELISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal ;
C'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon Chevalier Clique.

FRONTIN.

Oui, j'ai par complaisance,
Pour plaire à la cadette, été folâtre, et vif ?
Et pour plaire à l'aînée été rébarbatif.
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience,
Avouer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BELISE.

Quoi !

ARAMINTE.

Comment !

VALERE.

C'est Frontin lui-même.

BELISE.

Où sommes-nous

VALERE.

Un maraut de Valet faire un tel personnage ?

ARAMINTE.

Un Valet !

BELISE.

Un Valet !

GÉRONTE.

Le parti le plus sage,
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au Neveu la ruse du Valet.

BELISE.

Ah ! ma sœur.

ARAMINTE.

Ah ! ma sœur, cachons-leur notre honte.

VALERE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon conte,
Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale. Comique, il est permis, je croi,
Aux Frontins de punir l'avarice des Tantes,
Et de berner un peu les caduques Amantes.

FIN.